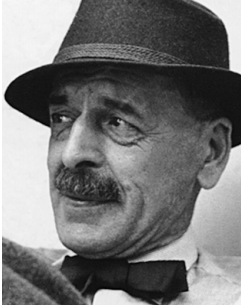


Quelques voix de Suisse romande

Charles-Ferdinand Ramuz (1878-1947)



Né à Lausanne où son père tient un magasin de denrées coloniales, Ramuz fait des études de lettres ; en 1902 il part préparer son doctorat à Paris où il reste onze ans. Après une crise morale dont on retrouve l'écho dans *Aimé Pache, peintre Vaudois* (1911), Ramuz revient s'installer définitivement dans le canton de Vaud, liant désormais son inspiration à son terroir. Très tôt, il est considéré comme le romancier le plus original et le plus puissant de Suisse romande, avec *Aline* (1905), *Farinet ou la fausse monnaie* (1932), *Derborence* (1934). Il écrit aussi des poèmes, des nouvelles, des essais et des textes autobiographiques – et, en 1918, *L'histoire du soldat*, avec la musique d'Igor Stravinsky et les décors du peintre René Auberjonois.

Les romans de Ramuz se situent presque tous dans le monde rural de la Suisse romande ; ils reposent sur le contraste entre un cadre rassurant et des événements dramatiques. Ramuz évoque l'homme aux prises avec les grandes forces de la nature.

(Source : *Le Petit Robert des noms propres*)

La grande peur dans la montagne (éd. Grasset, 1925, pp. 12-14)

À quatre heures du matin, cinq jeunes gens montent vers un pâturage de haute montagne que les vieux refusent d'utiliser à cause d'une histoire effrayante qui s'y est passée il y a vingt ans.

Les hommes marchaient en deux groupes : le Président et Crittin plus devant. Le Président avait une lanterne ; le garde de commune avait une lanterne. On a commencé à monter. On s'éloignait peu à peu du torrent qu'on laissait descendre sur sa gauche comme à la corde, tandis qu'on montait soi-même sur la droite, parmi les bosses de terrain qui venaient en avant et se mettaient en travers de votre chemin, de sorte qu'il fallait redescendre, puis on recommençait à monter. On a passé devant une petite réunion de fenils qui vous ont regardé venir, se taisant pour vous regarder venir ; après quoi, ils ont été se serrer les uns contre les autres, comme pour se dire des choses. On y voyait encore un peu ici, à cause des étoiles et à cause de l'assez grande largeur du ciel. Mais voilà que bientôt les bords de la vallée se sont rapprochés, en même temps qu'on a vu s'avancer à votre rencontre une espèce de nouvelle nuit plus noire, mise dans le bas de l'autre comme pour vous empêcher de passer. Le Président leva sa lanterne, qui était une lanterne à vitres carrées laissant sortir une bande de lumière sur son devant et sur chacun de ses côtés : on a vu chacune de ces bandes s'allonger : l'une frappant en face de vous la pente raide où les pierres ont eu une ombre, les deux autres faisant venir à droite et à gauche les troncs rouges des pins qui semblaient avoir été cassés à une faible hauteur au-dessous du sol par le vent. On a commencé à cheminer entre ces tronçons de colonnes comme dans un corridor de cave, qui était fait par la lanterne, que la lanterne creusait, que la lanterne perçait devant vous à mesure qu'on avançait ; puis la lanterne l'ôtait de devant vous, alors tout le noir vous croulait dessus. On était pris dedans, on l'avait qui vous pesait sur les épaules, on l'avait sur la tête, sur les cuisses, autour des mains, le long des bras, empêchant vos mouvements, vous entrant dans la bouche ; et on le mâchait, on le crachait, on le mâchait encore, on le recrachait, comme la terre de la forêt. On se débattait ainsi un moment, comme quand on a été enterré vif, puis la lumière de la lanterne vous ressuscitait à nouveau ; – pendant qu'ils allaient, les cinq hommes allaient, et de temps en temps une pierre qu'ils faisaient rouler descendait la pente qu'ils montaient eux-mêmes, mêlant son bruit au bruit de leurs souliers. Plusieurs fumaient ; mais, dans une nuit pareille, on a beau fumer, c'est comme si on ne fumait

pas.

On a beau tirer tant qu'on veut sur le tuyau de sa pipe et amener à soi toute la quantité de fumée qu'on veut : faute d'être vue, elle est comme si elle n'existait pas. Ils avaient donc laissé peu à peu leurs pipes s'éteindre et ils les avaient fourrées dans leur poche ; ils avaient été sans pipe, ils faisaient seulement un peu de bruit avec les pieds ; puis l'un ou l'autre disait quelque chose, mais quand on ne peut pas les voir, les mots c'est comme la pipe, les mots eux non plus n'ont point de goût. Les hommes ont fini par ne plus rien dire du tout ; c'est ainsi qu'on a mieux entendu le torrent quand il est revenu avec son bruit, il a commencé à venir un peu, puis brusquement, à un contour, il a été là dans toute sa force. C'est qu'on était entré dans la gorge.

Blaise Cendrars (Frédéric Sauser, 1887-1961)



Né à La Chaux-de-Fonds, le jeune Frédéric accompagne sa famille dans ses déplacements, notamment en Italie. À seize ans, il quitte l'école de commerce de Neuchâtel pour travailler chez un joaillier russe. Il découvre ainsi Moscou et l'Extrême-Orient. Dans les Paris des années 1910, il est parmi les fondateurs de la poésie moderne (*Les Pâques à New York*, 1912 ; *La Prose du Transsibérien*, 1913). En 1914, lorsque la Première Guerre mondiale éclate, il s'engage dans la Légion étrangère et perd le bras droit en 1915. Plus tard, il parcourt le monde dans tous les sens et écrit des romans (*L'or*, 1925), des poèmes, des reportages, des essais et quatre

volumes d'une autobiographie romanesque où il parle de ses voyages réels et imaginaires. Naturalisé Français, il meurt à Paris. Cendrars renouvelle la technique poétique ; avec un style nerveux, à rythme syncopé, il fait des « photographies mentales » du monde moderne.

(Source : G. Froidevaux, *Ecrivains de Suisse romande*)

Prose du Transsibérien et de la petite Jehanne de France (Ed. Denoël, 1913, extrait)

Pourtant, j'étais fort mauvais poète.
Je ne savais pas aller jusqu'au bout.
J'avais faim
Et tous les jours et toutes les femmes dans les cafés et tous les verres
J'aurais voulu les boire et les casser
Et toutes les vitrines et toutes les rues
Et toutes les maisons et toutes les vies
Et toutes les roues des fiacres qui tournaient en tourbillon sur les mauvais pavés
J'aurais voulu les plonger dans une fournaise de glaive
Et j'aurais voulu broyer tous les os
Et arracher toutes les langues
Et liquéfier tous ces grands corps étranges et nus sous les vêtements qui m'affolent...
Je pressentais la venue du grand Christ rouge de la révolution russe...
Et le soleil était une mauvaise plaie
Qui s'ouvrait comme un brasier
En ce temps-là j'étais en mon adolescence
J'avais à peine seize ans et je ne me souvenais déjà plus de ma naissance
J'étais à Moscou où je voulais me nourrir de flammes
Et je n'avais pas assez des tours et des gares que constellaient mes yeux
En Sibérie tonnait le canon, c'était la guerre
La faim le froid la peste et le choléra

Et les eaux limoneuses de l'Amour charriaient des millions de charognes
Dans toutes les gares je voyais partir tous les derniers trains
Personne ne pouvait plus partir car on ne délivrait plus de billets
Et les soldats qui s'en allaient auraient bien voulu rester...
Un vieux moine me chantait la légende de Novgorod.

Tu es plus belle que le ciel et la mer (*Feuilles de route*, 1924)

Quand tu aimes il faut partir
Quitte ta femme quitte ton enfant
Quitte ton ami quitte ton amie
Quitte ton amante quitte ton amant
Quand tu aimes il faut partir

Le monde est plein de nègres et de négresses
Des femmes des hommes des hommes des femmes
Regarde les beaux magasins
Ce fiacre cet homme cette femme ce fiacre
Et toutes les belles marchandises

Il y a l'air il y a le vent
Les montagnes l'eau le ciel la terre
Les enfants les animaux
Les plantes et le charbon de terre

Apprends à vendre à acheter à revendre
Donne prends donne prends

Quand tu aimes il faut savoir
Chanter courir manger boire
Siffler
Et apprendre à travailler

Quand tu aimes il faut partir
Ne larmoie pas en souriant
Ne te niche pas entre deux seins
Respire marche pars va-t'en

Je prends mon bain et je regarde
Je vois la bouche que je connais
La main la jambe l'œil
Je prends mon bain et je regarde

Le monde entier est toujours là
La vie pleine de choses surprenantes
Je sors de la pharmacie
Je descends juste de la bascule
Je pèse mes 80 kilos
Je t'aime

Maurice Chappaz (*1916)



Photo Yvonne Böhler

Né à Lausanne, aîné des dix enfants, Maurice Chappaz passe son enfance à Martigny et à l'Abbaye du Châble (Valais), dans la maison familiale de sa mère. Dès 1937 il entreprend à Lausanne des études de droit, qu'il abandonne en 1940 pour s'inscrire à Genève à la faculté des lettres. La même année, *Un homme qui vivait couché sur un banc* lui vaut le Prix de la «Suisse Romande». Gustave Roud et Charles-Ferdinand Ramuz l'encouragent. La mobilisation de 1939-45 met un terme définitif à ses études. Durant cette période, Chappaz découvre sa vocation littéraire. En 1947 il épouse S. Corinna Bille, avec qui il aura trois enfants. Pour gagner de quoi vivre, il travaille dans les vignes de son oncle à Fully, puis sur le chantier de la Grande Dixence en qualité d'assistant géomètre entre 1955 et 1957. En 1979, à la mort de S. Corinna Bille, il s'établit au Châble. Il se remarie en 1992.

Défenseur acharné du patrimoine naturel et de la vie traditionnelle du Valais, il montre les racines mais aussi le visage actuel de sa région.

(Source : www.culturactif.ch)

La plus belle histoire d'amour (*Portraits des Valaisans en légende et en vérité* (1965), Lausanne, Editions de l'Aire 1983, pp. 51-53).

J'ai oublié de vous raconter la plus belle histoire d'amour du Valais.

Dans un village il y avait une jeune fille. Elle ne paraissait pas extraordinaire. J'ai questionné les amis : nul ne l'admirait. Elle ne semblait pas une puissante femme. On remarquait qu'elle avait des yeux gris moins farouches, plus tentants, plus prenants que les autres. Peut-être n'est-on pas habitué dans les villages à être cajolé par de tels yeux ? Nos femmes ont des regards de statues. Elle, elle se faisait presque trouble, presque hypocrite.

Deux hommes rudes firent attention à elle, deux frères, et l'aîné l'épousa. Mais la guerre était déclenchée, la Mondiale 2. Notre Valais devint encore plus une île. Je me satisfaisais, moi, de ce dernier acte de solitude avant le progrès, avant le changement d'âme. Joseph le mari se rendit de Conches à Pomat pour trafiquer. Pomat est une paroisse de Valsers, de l'autre côté du col de Gries en Italie. Mais les Allemands, alors les maîtres, les occupants, l'arrêtèrent et l'obligèrent à s'enrôler chez eux. Joseph partit pour la guerre... en Russie. Or l'avis de sa mort parvint chez ses parents. Et la veuve devint la bien-aimée du cadet. Tant, qu'elle accepta de se remarier et qu'à lui aussi elle fut à son goût. Elle gardait son air de douceur indéfinissable qui nous touchait. Après des années, alors que nous ressassions toujours nos souvenirs, nos petits contes de service militaire sans danger, elle apprit la grande nouvelle : le frère aîné avait échappé. Ce n'est pas vrai qu'il était mort, il était vivant. Elle attendit presque sans bouger. Et vint le jour du rendez-vous, elle n'était pas encore séparée. Personne ne savait ce qu'elle ruminait, ce qu'elle méditait, et personne n'aurait pu la conseiller. Deux heures à pied jusqu'à la ville. Le matin, elle trotta vers la gare et on la suivit des yeux derrière les volets, par ces trous en forme de cœur. J'ai su. Elle a aperçu son premier mari sur le quai au milieu des voyageurs. Aussitôt elle lui a ouvert les bras mais il a juste pu grommeler « Barbara ! » qu'à peine il est tombé mort. Le médecin a dit : « Il avait le cœur trop faible. » L'amour était trop fort.

La femme transporta la dépouille à la chapelle des morts et elle retourna à la maison. Vous réfléchissez que sans doute l'un des maris était de trop. Joseph avait toujours le sourire, il en alluma un en mourant, tandis que l'autre était un montagnard silencieux et froid d'aspect, un grand organisateur taciturne. Certes la jalousie l'avait mordu, il avait parlé par sous-entendus et proverbes aigres et tendres à sa femme. Quand celle-ci voulait pénétrer chez elle, tout était

fermé. Elle fit plusieurs fois le tour du jardin en regardant les fenêtres. Cherche, cherche ! Puis elle le trouva. Il avait mis son habit noir. Son deuxième mari était pendu au sommet d'un grand cerisier de mai tout en fleurs blancs.

Des fiancés se suicident ainsi.

Sept ans d'absence, de prison ou de passion.

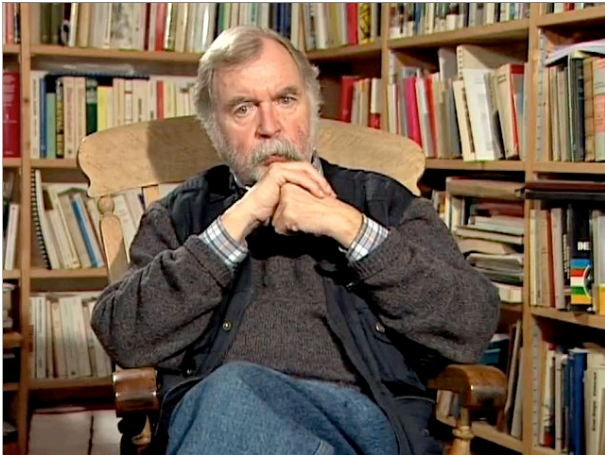
L'épouse essayait de hurler, le village de la consoler.

Le curé a tranché :

« Ils sont entrés en paradis et en enfer pour toi. »

L'ordre s'est imposé de lui-même. J'assistai à l'enterrement commun, l'un des cercueils interdit attendant l'autre devant la porte de l'église. La mort avait fait place nette. Nous nous inclinons devant vous, Madame. Madame (je parle de la femme ordinaire) est partie prier dans un couvent. Belle ou pas, c'est notre plus belle histoire.

Jacques Chessex (*1934)



Né à Payerne, Jacques Chessex fait ses études à Fribourg, puis à Lausanne. Après des études de lettres, il s'oriente vers l'enseignement du français, mais écrit dès son plus jeune âge de la poésie. Il publie en 1954 un premier recueil, *Le Jour proche*, bientôt suivi de trois autres volumes, *Chant de printemps*, *Une voix la nuit*, *Batailles dans l'air*. Dans ces années de formation intervient le suicide de son père, tragédie que Jacques Chessex ressent comme la coupure décisive de sa vie. Cette mort absurde représente pour lui une blessure jamais cicatrisée; elle crée un manque que l'écrivain tente de combler par l'écriture.

Prix Goncourt en 1973 pour son roman *L'ogre*, aux éditions Grasset, l'écrivain occupe une position dominante dans la littérature romande. Jacques Chessex vit à Ropraz, dans le Haut Jorat, mais il entretient des liens étroits avec Paris. Puissant et vulnérable, communiquant sa passion pour Dieu, pour la femme, les livres, la peinture, les paysages, il a introduit tout un jeu de couleurs, parfois légères parfois violentes, dans la littérature francophone contemporaine. (Source: Bibliothèque cantonale et universitaire, Lausanne)

La valise

(*Où vont mourir les oiseaux ?*, Paris, Grasset 1980)

L'homme se tient immobile sur le seuil de la cuisine, une vieille valise ficelée à ses pieds.

«C'est toi l'Arabe?» dit M^{me} Demierre.

L'homme ne bronche pas.

«Viens. Je vais te conduire à ta chambre.»

Elle descend les marches du perron. L'homme a pris sa valise et la suit. On traverse la cour, on s'engage dans un petit passage qui sent le foin, on arrive à la remise.

«C'est au-dessus de l'ancien four, dit M^{me} Demierre. Tu n'as qu'à monter les marches. Il n'y a qu'une seule porte. Dépêche-toi. Je t'attends à la cuisine. On va manger dans dix minutes.»

Quelques minutes après, l'homme est à nouveau sur le seuil, devant la cuisine.

«Tu n'es pas changé?» s'étonne M^{me} Demierre.

Il porte le même pantalon que tout à l'heure, la même chemise sale, les mêmes espadrilles.

«J'ai rien d'autre.»

La prononciation gutturale choque M^{me} Demierre, qui regarde l'homme avec crainte. Une grosse odeur vient de la cuisine. La soupe, le chou, le cochon.

«On te prêtera des salopettes, dit M^{me} Demierre. Mais je te préviens, elles seront trop grandes pour toi!»

Et elle éclate de rire.

Demierre père et Demierre fils sont déjà assis à la longue table, l'assiette de l'homme est un peu à l'écart, on lui montre sa place, il s'assied.

«Alors c'est toi l'Arabe?» dit Demierre père.

- Je suis pas arabe, dit l'homme, je suis kabyle.

- Arabe, kabyle, c'est le même tabac.»

On se passe la soupière, l'homme plonge vers sa soupe, au moment de manger il a un haut-le-corps, on voit qu'il se force à avaler. Les trois Demierre se taisent et regardent.

On entend l'homme déglutir à grand-peine et les marmites qui glougloutent. M^{me} Demierre soulève les couvercles. Ça sent toujours aussi fort.

Demierre père a la main sur le litre. Il se met à remplir les verres. L'homme fait signe qu'il ne veut pas de vin.

La soupe est finie. M^{me} Demierre pose sur la table le plat de chou, les pommes de terre et le cochon. C'est du lard gras, rose et orange, qui fume de toute sa vapeur. L'homme se sert à son tour, sous le regard des trois Demierre silencieux. Il est devenu tout pâle. Le dégoût lui noue la gorge. Son assiette est pleine mais il ne mange qu'une pomme de terre, puis une autre... Le père Demierre attend ce moment. Il se met à crier.

«Dis donc, l'Arabe, on n'est pas à l'hôtel, ici! Tu ne penses pas que ma femme va te faire du couscous tous les jours! Tu vas manger ce lard et ces choux. Sinon tu peux reprendre ta valise. Il y a des gens moins difficiles que Monsieur qui seraient contents de travailler chez moi! Nom de Dieu, ils sont tous comme ça, par là-bas, ou quoi?»

L'homme s'est levé, sa bouche tremble mais il ne dit rien. Il gagne la porte, il descend les marches, il est dans la cour, il disparaît en direction de la remise. Quelques instants plus tard il revient, il passe devant la cuisine à pas rapides, il ne regarde personne, il marche tout de travers à cause de la vieille valise qui le désarticule, une grosse valise pelée, crevée, il a fallu la fermer avec de la ficelle.

Anne-Lise Grobéty (*1949)



Anne-Lise Grobéty est née à la Chaux-de-Fonds. C'est à l'âge de 19 ans qu'elle a la chance de voir son premier roman publié, *Pour mourir en février* (Prix Georges Nicole, 1968). Après un deuxième roman, *Zéro positif* (1975), elle ralentit sa production littéraire pour s'occuper de ses enfants. Ses trois filles devenant plus autonomes, Anne-Lise Grobéty renoue avec l'écriture. Son recueil de nouvelles *La fiancée d'hiver* (1986) obtient le Prix Rambert. Elle publie *Contes-Gouttes* en 1986, *Infiniment Plus* en 1988, *Belle Dame qui mord* en 1992. Elle apporte sa contribution à divers recueils collectifs. Anne-Lise Grobéty est reconnue en Suisse romande comme l'une des meilleures plumes de sa génération. En 2000, elle obtient le Grand Prix C. F. Ramuz pour l'ensemble de son oeuvre.

Elle écrit aussi pour la jeunesse ; son roman *Le temps des mots à voix basse*, qui évoque une amitié entre deux garçons à l'époque de la Deuxième Guerre mondiale, reçoit le Prix Saint-Exupéry-Valeurs Jeunesse de la francophonie et le Prix Sorcières.

(Informations tirées de <http://www.campiche.ch> et de <http://www.culturactif.ch>).

